

« Mon palmarès »

Denis Vaugeois

Number 233, September–October 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48081ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaugeois, D. (2004). « Mon palmarès ». *Séquences*, (233), 24–25.

Festival de Cannes 2004



Mur

« Mon palmarès »

Avec son documentaire, Michael Moore a raflé la Palme d'or. Ce fut d'abord l'étonnement, puis l'incrédulité, et enfin une explosion de joie.

Un autre documentaire est passé inaperçu, du moins jusqu'à présent. À la Quinzaine des réalisateurs, Simone Bitton émouvait profondément le public avec **Mur**. Dans le rôle-titre, une muraille de béton et de barbelés séparant Israël des territoires palestiniens. La réalisatrice est née au Maroc dans une famille juive traditionnelle. Elle parle bien sûr le français et l'arabe. Avec **Mur**, elle livre un plaidoyer pour la paix, elle dénonce « cette barrière qui s'élève partout dans le monde entre riches et pauvres, entre forts et faibles, entre religieux et laïcs ».

À quoi sert ce mur facile à franchir à plusieurs endroits ? À sécuriser ou à humilier ? Un jeune Palestinien le saute en cinq minutes, une vieille dame mettra une éternité. Constat : rien ne ressemble plus à un Israélien qu'un Palestinien, quelques détails mis à part. Conclusion formulée par la cinéaste : « Ce mur prouve que la guerre rend fou ».

Il n'y a pas que la guerre, l'échec du rêve américain aussi peut rendre fou. Sean Penn en fait la triste démonstration dans **L'Assassinat de Richard Nixon** de Niels Mueller. Il me faut admet-

tre que c'est le titre politique et racoleur qui m'a amené à ce film présenté en sélection à « Un certain regard ». J'espérais revivre la démission de Richard Nixon; j'en fus quitte pour entendre le président, célèbre grâce au Watergate, répéter : « Je ne suis pas un escroc ! » Il ne restait au héros du film, un malheureux vendeur de matériel de bureau, qu'à le répéter dans une ultime tentative de défense.

Comme la Sélection officielle me décevait passablement, je me suis provisoirement installé à « Un certain regard » pour me délecter de plusieurs films qui feront les délices des cinéphiles dans les prochains mois.

En tête, un excellent film italien de la meilleure cuvée signé Sergio Castellito, qui joue lui-même le rôle d'un médecin bien sympathique qui n'a jamais pu se libérer d'une brûlante passion pour Italia, une énigmatique et résignée maigrichonne de banlieue jouée par Pénélope Cruz. Italia est d'un charme farouche et même ingrat – est-ce possible ? –, mais attachant, voire bouleversant.

Autre personnage : la pluie. Elle a failli lui ravir sa fille; elle lui a rendu, le temps d'un rêve, la femme aimée au destin tragique. Voilà un beau film comme les Italiens savent en produire.

La curiosité, ou peut-être le remords, m'a ramené à la Sélection officielle pour un film argentin signé Lucrecia Martel. Décidément, je devrai constater que l'Italie n'est pas bien éloignée dans **La Niña santa**, c'est-à-dire « La Sainte Fille » en français ou « La sainte-nitouche ». Comme on le devine, le démon a pris les traits d'une jeune adolescente qui alterne entre des élans mystiques et des crises sexuelles. La victime ? Un docteur en congrès dans une ville sans nom, logé dans un hôtel sans caractère. En fait, rien ne semble vrai. A-t-on bien entendu ? A-t-on bien vu ? On n'est jamais certain de rien. Sauf que nos yeux ne quittent pas l'écran, sans trop savoir pourquoi.

Tant qu'à être à la Sélection officielle, je me suis permis un dernier film, un petit film en fait de l'Algérien Tony Gatlif qui, cette fois, avec **Exils**, nous propose un voyage à rebours, un trajet à contre sens, un retour aux sources. Il obtiendra le Prix de la meilleure mise en scène.

Deux jeunes, nés en France de parents algériens, décident de prendre la route d'Alger. Vraiment la route. Sautant d'un moyen de transport à l'autre, à travers l'Espagne, avec un inséparable compagnon : la musique. Tantôt gitane ou traditionnelle, tantôt électronique ou issue de bouteilles vides.

Un autre voyage de deux jeunes se terminera mal. De retour à « Un certain regard », je me laisse tenter par le dernier Benoit Jacquot, **À tout de suite !**. Au téléphone, dans un souffle, il lui a dit : « À tout de suite ! » Ils se connaissent à peine. Ils sont fous l'un de l'autre : elle, de bonne famille; lui, un beau voyou de la banlieue. La banlieue parisienne et ses immigrants. Il vient de braquer une banque. Il y a eu mort d'homme, prise d'otages et tout le tralala. Ils s'enfuient. Ils sont riches et superbes. Momentanément. Les billets de banque sont comme les cailloux du petit Poucet. La caméra, elle, reste neutre et pourtant toujours en action, commente Olivier Séguret du journal Libération (14 mai 2004) : « D'un profil en contre-jour, d'une hébétude, d'un frissonnement humoral, la caméra aux aguets fait levier vers un registre très rare de cinéma amoureux, la silhouette de l'héroïne se déposant en nous comme baignée d'un nuage invisible de particules lumineuses qui s'entrechoquent sur son épiderme velouté. C'est sous cette braise et sous nos yeux que l'inoubliable Isild [LeBesco], initiée puis *ignescence*, se consume. » On ne peut mieux dire.

Pour faire « suite », Laure Duthilleul offre son premier long métrage, **À ce soir**. Elle nous transporte dans un typique village de France à la rencontre d'une jeune mère, infirmière de son métier, dont le mari médecin est mort subitement. De quoi ? On ne le saura jamais. Tout comme on ne comprendra pas facilement les colères et les désirs de la veuve, une Sophie Marceau éblouissante par son jeu plus encore que par son physique. On se méfie toujours de la beauté des comédiennes. Pénélope Cruz dissipe toute équivoque avec Castellito, Marceau également dans ce rôle de femme plus frustrée qu'explorée. Le mari la négligeait, un amant de service — beau et rustre, comme le jardinier de Lady Chatterly — se charge de fabriquer la boîte. Il est, de fait, menuisier. La responsable des pompes funèbres en prendra pour son rhume.

On ne s'ennuie pas, loin de là et on ne se doute jamais de ce que la suite nous réserve. Pourquoi ce titre, **À ce soir** ? Je ne sais pas, ou plutôt oui, c'est la première séquence alors qu'elle part avec les enfants pour la plage. Au retour, le mari est froid, mais plus que d'habitude.

MA PALME D'OR

Il me reste à vous présenter ma Palme d'or, vue également à « Un certain regard », dont la sélection 2004 était vraiment remarquable.

Comme plusieurs autres, la cinéaste britannique Shona Auerbach en est à son premier long métrage avec **Dear Frankie**. Elle aura de la difficulté à faire mieux. À tous égards. L'histoire est belle, les personnages sont parfaits, la photo est impeccable. Le résultat nous arrache des larmes. Un instant, j'ai retrouvé le souffle, l'inspiration, l'émotion du film de Stephen Daldry présenté jadis à la Quinzaine sous le titre de **The Dancer** et qui fait carrière sous celui de **Billy Elliott**. Cette fois le héros s'appelle Frankie, un jeune garçon d'une dizaine d'années, intelligent, débrouillard, plein de vie. Mais sourd et muet. Sa mère l'élève seule. Elle lui a inventé toutefois un père lointain. Frankie a compris bien des choses, mais il ne saurait deviner toute la vérité. Le spectateur non plus. Encore que ce dernier aura tout le temps pour adorer la mère et se laisser séduire, mais totalement, par le faux père. Quant à Frankie, il est merveilleux. Je vous laisse le plaisir d'en juger.

À retenir donc **Dear Frankie**. À retenir aussi, à des degrés divers, ces films que j'ai choisi de vous présenter. Ils valent tous le déplacement, y compris celui de l'Africain Ousmane Sembène qui nous entraîne dans un fvillage africain où se pratique l'excision des fillettes. De beaux personnages, mais de bien tristes moments de vérité. Après tout, le cinéma n'est-il pas vérité ?

Denis Vaugeois

Dear Frankie

